

Hochelaga, en passant

Benoit Bordeleau

Numéro 143, novembre 2014

Territoires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72867ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, B. (2014). Hochelaga, en passant. *Moebius*, (143), 99–105.

BENOIT BORDELEAU

Hochelaga, en passant

*La ville que j'habite: une invention verbale
de matières inertes, d'esprit et de mains.*

Marcel Labine, *Le pas gagné*

*Devenir une ville, un pays, un continent
et ne rien conquérir.*

Elias Canetti, *Le territoire de l'homme*

Je foule une étendue urbaine assez restreinte, située, selon les aléas de mes trajets habituels et bifurcations, entre les rues Hochelaga et Notre-Dame, Moreau et Pie-IX. Pour Jean Hamelin, monter jusqu'à la terrasse Sherbrooke se révèle une véritable ascension et participe d'une altération du regard. À cette hauteur, le quartier prendrait, selon lui, les aspects d'un tapis magique. Comme pour les paysages de Marc-Aurèle Fortin, l'auteur nous présente un quartier – et plus encore une paroisse – dont la trame commence à s'étendre vers le nord, effaçant progressivement les dernières traces de l'espace rural. Déjà, nous dit-il, à la hauteur de la rue Hochelaga, « s'ouvre devant soi un pays presque inconnu, donc un peu terrifiant. Il n'y a plus de maisons, ni d'un côté ni de l'autre, on a l'impression d'être soudain à la campagne, voici des potagers qui se dessinent, cernés par des clôtures de fil de fer, ici et là de misérables cabanes, plutôt des hangars à débarras¹. » J'ai parfois l'impression que ce paysage n'a pas tant changé, qu'il s'est densifié tout en conservant ce trait particulier: celui d'un Hochelaga avachi sur son devenir. Si le territoire a pour fonction de protéger et de définir, au ras de ce tapis, de ce jardin, je m'applique à y cueillir de la fragilité – de l'indéterminé.

*sur Bourbonnière
dans un carré bouetteux
quatre sapins maigres
se tiennent*

*sur leurs branches
peluches cuirs troués
et cannettes de Bud
pendent*

À 17 h 15, elle met le nez hors de son appartement du rez-de-chaussée, rue de Chambly. Elle est vêtue d'un t-shirt usé à l'effigie de Mickey Mouse, d'un pantalon de coton à lignes verticales dont les couleurs pastel retiennent mon attention. Tandis qu'elle récupère son courrier, je constate que seul son gros orteil gauche touche le seuil précédant la porte. Il s'enfonce dans une matière synthétique verdâtre. Des pentures grincent. Elle disparaît.

*

C'est un matin de juin, peu de temps avant la collecte des ordures. Un homme descend à vélo l'avenue d'Orléans avec, sous le bras, un miroir sur pied. Il s'époumone à l'endroit de je ne sais qui ou je ne sais quoi en zigzaguant jusqu'à la rue Adam : « Je dois ben charrier cent livres au carré ! » Je me dis que pour un seul homme, cela fait beaucoup de couvertures, de feuillets, de reliures, d'annotations et d'abandons à transporter. Il fait courir les rayons du soleil sur les façades rousses et grises, allège mon regard par les reflets lancés dans mes pupilles : des oiseaux de plastique et d'aluminium, piqués dans un jardin ; des voisins qui partagent un verre de rousse ; un gamin qui sue à grosses gouttes sur une trottinette du siècle passé ; une amourette d'escalier consommée entre deux gorgées de 7Up ; les mains fripées d'un vieux et d'une vieille ; une épieuse derrière un rideau de dentelle rose ; un cendrier sous la menace d'une guillotine ; un empilement de chats qui grillent comme des saucisses sur le bord des fenêtres ; des ordures ménagères parmi lesquelles se côtoient des masses vertes et juteuses, un grille-pain et des bottes éventrées,

des bas de laine mités et une cage à hamster, des jantes rouillées et une jambe de bois à motifs fleuris, des restes de spaghettis et des cure-pipes, des câbles de survoltage et des shorts fendus, des cartons mouillés d'Antiphlogistine et de Préparation H. Cent livres au carré, disait-il.

*

Le territoire que j'habite est un quartier aux bords mous. Plus que je ne le marque, je le remarque. C'est un vaste rectangle que je plie et replie – que je froisse et peut-être déchire. C'est Hochelaga, tel qu'il s'inscrit dans la trame des carnets qui s'empilent et des photographies qui s'accumulent. C'est une manière de débarras: une petite pièce toute destinée à ces choses oubliées et qui, avec le temps, resurgissent par le remuement des habitudes. Des gestes et des paroles grappillées dans la feutrine des jours, des listes d'épicerie, des adresses, des numéros de téléphone et des réflexions sommaires ponctuées de taches d'encre indéchiffrables.

*

Rue Joliette, il se trouve un fleuve où reposent clochers et carcasses de chars². Au cœur des épaves point une île où un poète cultive le goût de mourir. Sur le trottoir, un couple s'étonne d'une lionne en peluche avachie sur une branche, avec sous la patte un Daffy Duck écorché.

Vers le nord, entre la coopérative du Funambule et l'édicule de la station de métro, des mains de fil de fer et de papier mâché se dressent dans des pots à fleurs.

*

Le territoire est cet endroit, cet entour et parfois même ce revers, détaché de la chair qui le fait vibrer et par lequel je me reconnais comme regard.

*

Devant la succursale SAQ de la rue Ontario, un champ de chimères. Sacs de plastiques éventrés, bouteilles en tous genres, paquets de cigarettes, prospectus et catalogues Sears imbibés d'eau s'y accumulent. Une poupée de chiffon gît sur un lit de neige brunâtre ou de pissenlits, selon la saison. Sous le babillard culturel, une armoire de mélamine fait étal de sa troisième ou quatrième vie: « Livres à partager », y est-il inscrit.

De l'autre côté de Pie-IX, une fillette est adossée contre une fenêtre sale du Village des valeurs. Elle fait la moue, agite ses doigts frêles dans la poussière accumulée sur le trottoir. Une femme à chapeau s'arrête net devant elle, la saisit par la manche et l'emmène en direction du marché. Du haut de ses sept ans, sûrement moins, elle laisse sur la vitre les bavures de sa silhouette.

*

Dans la cour de la coopérative d'habitation Osmose, un matou de la taille d'un coyote pourchasse une tente emportée par le vent. Ce même chat, été comme hiver, fait de ma galerie son territoire, tandis que les moineaux domestiques effeuillent plants de menthe et de basilic pour aromatiser leur nid.

*en toutes lettres
blanches rouges et bleues
sur la porte de La Belle Province
on lit: toilette publique*

Il est 17 h 30. Dans une ruelle de fin de journée, un *kid* en veston de cuir synthétique, jean noir délavé et bottes de caoutchouc vertes. Deux autres garçons le pressent, sur leur bécane enfourchée, de les rejoindre, tandis qu'il garde sa petite sœur à distance. Elle ne les suivra pas, pas aujourd'hui.

*

Chaque matin, je jette un coup d'œil par la fenêtre des enfants. Je regarde l'élève Miron, coloré d'ocres et de violets – monument au socle aveugle que l'habitude a fini par nommer Lèvre Minotaure. J'accuse une préférence pour les jours de brume qui font disparaître cette palissade de béton et de verre fracassé bordant Notre-Dame. J'en garde le sentiment que le quartier tire à sa fin, mais aussi et surtout qu'il faut regarder en bas, dans la rue, et aller le rejoindre. Ces matins-là, ces matins de gouffres tout autour du quartier, je beurre mes toasts en pensant à la fin du monde.

*

Le bloc de l'avenue Jeanne-d'Arc s'est remis à pulser au rythme des petites magouilles. Le *duct tape* qui lézarde la fenêtre du rez-de-chaussée n'arrive pas à contenir l'effusion. *Ça fait deux mois que j'paye ta dope, pis j'arrive même plus à geler ma face en bas de 25 piasses...* Une Martha Canary émerge d'une porte rafistolée battant comme celle d'un saloon. Sur la pointe de ses pieds nus, elle marche dans des tessons de bouteille et prend la peine de me sourire.

*

Durant tout l'avant-midi, je ne cesse de regarder les vêtements pincés à la corde à linge du voisin. À l'ombre de la Saint-Vincent-de-Paul pendent sept boxers de couleurs différentes. Ils y sont depuis un jour et une nuit comme un présage de mort. Les inquiétudes se multiplient, des manières de signets entre les pages du quartier.

*

Le 31 mai 2013, un colis suspect est désamorcé au coin de l'avenue Valois et de la rue Sainte-Catherine. Le même jour, dans la ruelle Girard, je trouve une douille de calibre 9 mm sur une plaque d'égout.

*

De leur balcon, les voisins fascinés – Coors à la main – le regardent. Cela fait plus d'une demi-heure que l'homme avance et recule sa Corolla bleue, en entre et en sort, la contourne avec un ruban à mesurer, mesure la distance séparant les pneus du trottoir. Il recommence son manège jusqu'à ce qu'ils soient exactement parallèles. Tous les soirs d'été, c'est ainsi.

*

Dans l'autobus 125, un t-shirt jaune est étiré au point de laisser paraître un quadrillage de chair. En lettres brunes, on y lit *urban society*. Je suis les rondeurs jusqu'au poignet, cerclé d'une bande de latex rose : *Keep a breast*. Sur des genoux, un sac de Gummie Bears. Au centre du visage, un regard vide. Sur le siège d'à côté, un fard à joues devient fond de teint.

*aux fenêtres d'un premier
rue La Fontaine
des flocons encore
taillés dans les petites
annonces*

*des adolescents brûlent
sur Aylwin
le pollen des peupliers*

Un kimono à motifs floraux et une chevelure auburn traversent le parc. Sous un bras, un panier d'osier dans lequel repose une bouteille de verre – du jus de pêche, sans doute. Près du chalet, une footballeuse pince la fesse gauche de sa blonde. Dans le carré de sable, les gamins érigent des châteaux autour desquels virevoltent des guêpes. Assis dans les balançoires, des poupons salivent sur les chaînes. Plus à l'est, des adultes – à peine – allument un joint qui passera de lèvres en lèvres. Près du ciel, un balcon craque sous le poids d'une berçante.

En juin 1972, sur ce bout de terrain au coin de la rue Nicolet et de celle qu'on nommait Stadacona, le parvis de l'église Saint-Aloysius se couvrait des cendres de son clocher.

*

Dans ce paysage-débarras, je retrouve les mêmes empilements qu'au bureau où j'use le temps et fonde ce regard – avec les moyens du bord. Ils ne suffisent pas, mais j'ai appris à m'en contenter.

*

Derrière ses clôtures de fortune, l'école se dresse telle une immense chambre vide. Ses trachéotomies sont multiples – des gargouilles de PVC qui feraient pâlir Notre-Dame. Malgré tout, le frontispice ne cesse de déclamer :

*la ville d'Hochelaga
délibère et avance*

*municipalité scolaire
zone de démolition*

1. Jean Hamelin, *Les rumeurs d'Hochelaga*, Montréal, HMH, 1971, p. 78.

2. Patrick Lafontaine, *Homa sweet home*, Montréal, Éditions du Noroît, 2008, p. 62.